

« Il n'y a rien de pire que les nationalismes, rien de pire que les replis identitaires »

Le 5 mai, Kanal Centre Pompidou ouvre ses portes pour une première exposition. Bernard Blistène, le patron de Pompidou, nous dit ce qu'il vient faire dans la création du futur grand musée d'art contemporain de Bruxelles.

B

Bernard Blistène est le directeur du Musée national d'art moderne du Centre Pompidou. Une sommité du monde de l'art. Un homme élégant, curieux, au langage châtié. Très français : il dit « Bruk-selles », « Molembeque » et « Willebroeke » (Kanal est sis quai de Willebroeck). Mais il ne cesse de montrer son attachement à la Belgique. à Bruxelles et au milieu belge de l'art contemporain. C'est lui qui mène, côté Pompidou, le partenariat qui lie la Région de Bruxelles, la Fondation Kanal et le Centre Pompidou pour la création de Kanal, futur centre d'art situé dans les anciens et gigantesques locaux de Citroën à Bruxelles, du côté du square Saintelette.

On prévoit trois ans de travaux pour rendre les bâtiments propres à accueillir les œuvres du Musée d'art contemporain ainsi que le Centre international pour la ville, l'architecture et le paysage. Ils débiteront fin 2019 pour se terminer fin 2022. En attendant, Kanal ouvre ses portes le samedi 5 mai prochain pour une grande exposition contenant plus de 300 œuvres prêtées par le Centre Pompidou, sculptures et installations. Pas de tableaux : l'hygrométrie n'est pas adéquate dans les locaux bruts de Citroën. Il y aura César, Tinguely, Rauschenberg, Juan Gris, Calder, Broodthaers. Plus dix œuvres commandées à des artistes bruxellois.

Bernard Blistène nous reçoit dans son bureau, face aux tubulures du Centre Pompidou, côté rue Beaubourg, à Paris. Les murs sont couverts de bibliothèques, les livres débordent pour s'étaler sur le sol, le bureau, la table, les fauteuils.

Tout est prêt pour le 5 mai ?

Les choses vont très bien. Je n'ai pas de soucis. Ce n'est pas une expo, mais des expositions, un ensemble considérable de rendez-vous liés à des collaborations qu'on a voulu faire avec de nombreux acteurs de la scène bruxelloise.

Vous prêtez quelque 300 œuvres, en tournée, pour cette première expo.

Oui, sans doute davantage même. Le lieu est grand. On n'abrute pas que quelques œuvres dans un espace de 35.000 m². L'idée, c'était de faire découvrir le lieu. Nous avons donc joué avec lui, nous avons inscrit des projets en relation à l'histoire et à la mémoire du lieu. Nous nous sommes amusés à ce que l'exposition sur la toile prenne place dans la toilerie, à poser les pièces liées à l'idée d'administration dans les anciens locaux de l'administration, et ainsi de suite.

Il y a aussi les commandes passées aux artistes bruxellois.

L'un des vieux débats de Bruxelles, c'est de ne pas avoir constitué une grande collection d'art moderne et contemporain, alors que tout était là pour le faire : l'extraordinaire acuité du Belge et son intérêt pour l'art contemporain. Les plus grandes collections étaient là, les gens, même des

institutions. Les conservateurs ne demandaient que cela mais ils n'avaient pas les moyens. Donc l'idée de constituer les prémices d'une collection d'aujourd'hui est un des axes importants de cette exposition.

Vous étiez dans le jury : le choix des dix artistes vous satisfait-il ?

Totalement. Les choses se sont faites agréablement avec des collègues de Belgique qui sont aussi des amis. Vous savez, il est plus difficile de collectionner l'art du temps présent que l'art du passé. Cela procède toujours d'une forme de pari sur le futur. Mais en même temps, les œuvres sélectionnées sont celles d'artistes déjà bien re-

pérés et qu'il était temps de pouvoir acquérir. Et puis l'opération sera renouvelée régulièrement, on verra véritablement s'établir une collection, et ça, c'est formidable.

Qu'est-ce que le Centre Pompidou vient faire à Bruxelles, en fin de compte ?

Personnellement, j'ai un fort attachement à la Belgique depuis fort longtemps. C'est un pays où je suis allé depuis plus de quarante ans de manière régulière pour découvrir l'art du temps présent. On y donnait à voir nombre de propositions qu'on ne voyait pas ailleurs. Cela a été pour moi extrêmement formateur. J'ai presque envie de dire que la Belgique a été mon terrain d'entraînement pour côtoyer et découvrir l'art de mon époque. Je ne sais pas comment l'expliquer, mais les Belges ont toujours été incroyablement attentifs à la création vivante.

Ce que vient faire le Centre Pompidou, c'est, à la demande même des instances belges, collaborer avec Kanal dans la perspective que, dans quelques années, les choses se seront développées avec suffisamment d'ampleur pour que ce musée puisse se développer librement. Pompidou possède un patrimoine gigantesque. Nous n'y exposons que 5 % de nos collections. Je ne peux pas, en tant que

directeur du musée, ne pas rêver de donner à voir les œuvres des artistes. Il y a avec Kanal la volonté de construire un outil très performant, de mettre en œuvre une forme de pluridisciplinarité qui est une des consti-

tuantes mêmes du Centre Pompidou : théâtre, spectacle vivant, performances, production d'œuvres, etc. C'est autour de cela que nous avions envie de travailler ensemble. C'est un partenariat naturel.

Pluridisciplinarité, échanges, métissage, ce sont les leitmotivs de Kanal ?
Ce sont d'abord ceux du Centre Pompidou. Si vous croyez en l'Europe, et

vous êtes la capitale de l'Europe, vous faites tout pour que l'Europe ait une autorité morale, intellectuelle. Cette volonté-là doit s'exprimer aussi dans les échanges. Il n'y a rien de pire que les nationalismes, rien de pire que les replis identitaires, voyez ce qui se passe en Hongrie, disons-le, écrivons-le, il n'y a rien de pire que ces moments où les sociétés disent vouloir se protéger alors qu'elles ont toutes été faites et traversées d'idées, d'esprits, de cultures, de métissage. Et dans une époque comme la nôtre, c'est un signe très fort. Qui transcende les problèmes économiques, les nationalismes, ce type de replis.

Le Centre Pompidou lui-même à Paris est le lieu de toutes les cultures, il suffit de voir sa programmation. Soit vous portez cette idée que l'art contemporain est aujourd'hui globalisé et nous oblige à repenser la lecture par trop « eurocentrée » que nous avons du moderne. Et vous dites qu'il n'y a pas de raisons qu'avec un pays ami, frontalier, en partie francophone, on ne puisse pas justement poser des questions urgentes et passionnantes. Soit vous n'y croyez pas. Moi, j'y crois.

Kanal, c'est un Centre Pompidou Bruxelles ?

A terme, je souhaite que Kanal ait sa propre identité.

La convention porte sur dix ans. Et après ?

Ah ! Ils verront sans moi. Dix années, c'est le temps qu'il faut pour réaliser quelque chose. Cela permettra la constitution d'une collection, la mise en place de cet outil et de l'infrastructure dans toutes ses composantes. Et alors Kanal verra ce que Kanal souhaite faire.

En attendant, on dit que vous êtes un partenaire imposant et exigeant.

Je porte une image de réelle affection et de réel attachement pour votre pays. Mais exigeant, oui, bien sûr. Un partenaire exigeant, cela veut dire qu'une institution culturelle n'existe

pas sans la confiance qu'elle établit avec les artistes. Quand nous présentons les œuvres, quand nous travaillons avec les artistes, nous devons faire en sorte d'essayer que les choses se passent au mieux. Mais la relation est formidable. Yves Goldstein est formidable. Je sais qu'on l'a critiqué mais on ne critique jamais que les gens qui se risquent à inventer des choses. Je trouve formidable, mais vraiment formidable, que dans le contexte dans lequel nous sommes, un pays se risque à inventer une grande institution, qu'un lieu traduise cette dimension pleinement pluridisciplinaire, cette réalité de la globalisation qui, de fait, s'exerce à tous les niveaux.

Avez-vous imposé que les mots Centre Pompidou soient apposés sur la façade de Kanal ?

Imposé ? Non ! « Kanal Centre Pompidou », c'est consensuel. Au demeurant, lorsque nous faisons des manifestations avec d'autres partenaires, on affiche aussi la présence du Centre Pompidou. Pour l'instant, je n'ai aucun souci, si ce n'est de faire en sorte que ce week-end d'ouverture de Kanal, en mai, soit flamboyant et donne aux gens l'envie de venir et de revenir. J'adorerais que les gens se disent : « Si on passait aujourd'hui à Kanal ? »

Vous vous sentez directeur artistique de Kanal ?

Non. Je me sens un activiste. Une sorte de passeur, qui adore travailler en équipe. J'aime essayer que les choses existent. Je n'ai pas du tout un tempérament nostalgique. J'aime voir un lieu naître. J'aime qu'un lieu devienne ouvert à ce qui m'intéresse et me préoccupe. Je suis plutôt une sorte de M. Loyat.

Vous allez revêtir votre uniforme rouge ?

Oui, mais sans le fouet. Et sans Lola Montès à côté de moi. ■

Propos recueillis par
JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Bruxelles « Une ville cosmopolite, généreuse »

Le projet architectural a été choisi pour Kanal, celui des Bruxellois de noArchitecten, des Zurichois de EM2N et des Londoniens de Sergison Bate. Il vous convient ?

C'est le projet le plus adéquat, parce que c'est le plus respectueux de l'histoire du lieu. Il fallait impérativement que les architectes respectent cette histoire et cette mémoire, marquée par deux structures : le fameux showroom ovoïde et le garage, qui fut le plus grand garage d'Europe, une structure industrielle à préserver. Le travail principal est porté non pas du côté Willebroeck mais du côté canal. C'est intéressant parce qu'un canal, c'est beau, et qu'on rénove toute cette zone. De l'autre côté, il y a Molenbeek, mais n'ayons pas à l'idée les tragédies qui s'y sont passées mais plutôt la possibilité de favoriser une réhabilitation. Quand le Centre Pompidou s'est créé, des gens ont poussé des cris d'orfraie mais il a aidé à dynamiser et

réhabiliter un quartier moribond. Kanal peut contribuer à ça.

En plus, c'est stratégiquement bien situé : on est à dix minutes à pied de Sainte-Catherine et de Dansaert, et de Tour et Taxis par-delà le canal avec une passerelle qui doit se construire.

Je crois beaucoup à ces revitalisations. Le projet est très bien, très sobre, très minimaliste. L'art d'aujourd'hui construit aussi ses propres espaces, nombre d'œuvres d'art aujourd'hui sont des sites à part entière. C'est pour ça que, pour cette première exposition, on va apporter des pièces gigantesques qui sont elles-mêmes des sites.

Bruxelles, c'est idéal pour un tel centre d'art ?

Ce qui est formidable à Bruxelles, c'est que c'est une ville profondément ouverte à la diversité et aux cultures,

c'est une ville cosmopolite, et dans ma bouche cela veut dire généreuse et pas autre chose. Une ville à l'instar de Berlin, qui, par ses infrastructures, par les possibilités qu'elle offre en termes d'espaces, accueille de plus en plus d'artistes du monde entier. A tout moment de l'histoire, c'est quand un pays devient un pays d'accueil qu'un foisonnement intellectuel et artistique peut se développer. Voyez ce que fut la France au début du XX^e siècle et même dans l'après-guerre.

Kanal est un projet à long terme. Ne craignez-vous pas que les élections prochaines puissent remettre tout en question ?

Mais il y a toujours des élections. On a vu par ailleurs, ça s'appelle la démocratie, des élections, changer les gouver-

nements. Prenez l'exemple du Centre Pompidou : je n'ai jamais vu un politique qui n'ait pas pris la mesure qu'il fallait soutenir un musée comme celui-ci. Un autre exemple, peut-être encore plus concret : après la décision de créer Pompidou Metz, le pouvoir a changé de mains, alors que le bâtiment n'était même pas construit. Mais les politiques qui sont arrivés après, qui sont des démocrates, et pas de ces extrémistes qui nous menacent partout, ont évidemment entériné la chose et l'ont reprise à leur compte.

Un musée, c'est la création du temps long, les alternances ont conduit d'autres gouvernements au pouvoir sans que pour autant les projets soient remis en question. Je pense que quoi qu'il advienne et qui ne m'appartient pas, même si je dois avouer que j'ai grand plaisir à travailler avec les

gens qui à Bruxelles m'ont fait confiance, le projet est suffisamment clair et intelligent pour résister aux aléas de la politique. ■

Propos recueillis par
J.-C. V.

le musée « C'est un engagement politique »

Un musée au XXI^e siècle, c'est quoi ?

D'abord, un musée aujourd'hui, c'est plus que jamais la conscience de la complexité de l'histoire. C'est fondamentalement un outil à même justement de questionner la diversité de l'histoire. Non pas le lieu d'une histoire mais le lieu des histoires. C'est l'enjeu. Pompidou est passé d'une vision essentiellement occidentale à une vision mondialisée. Il ne faut pas pour autant tout uniformiser. Il est probable qu'il faille insister sur les singularités, essayer de se dire que l'histoire est une réalité de faits mais d'une complexité qu'il faut toujours revisiter. Je suppose que le musée de de-

main est fondamentalement le lieu qui sait problématiser ces choses-là, la complexité même des récits qui font l'histoire moderne et contemporaine. Cela suppose une grande diversité des intervenants et une dimension discursive : la parole absolument essentielle. Cela suppose que les artistes puissent y produire des œuvres et d'une certaine façon trouver dans cette dimension la possibilité d'expérimenter des choses. L'exposition en tant que telle n'est pas une forme canonique figée mais une forme ouverte. L'exposition d'aujourd'hui, c'est aussi celle qui permet une forme d'expérimentation voire de laboratoire de la pensée. Si le musée ne veut pas devenir le lieu ennuyeux d'un passé figé qu'on n'accepte pas de repenser, de remettre en perspective, si on ne comprend pas la plurivocité – ça se dit, ce truc-là ? – des récits qui font l'histoire moderne à l'heure de la décolonisation, etc., je pense qu'on manque le cap.

Un musée est donc un acte politique.
Cela va sans dire. C'est le lieu des consciences.

Clairément, le musée est un engagement politique. Au demeurant, je suis de ceux qui pensent que tout ce que nous faisons dans notre vie est politique. Tout. Y compris la passivité.

Comment attirer le public dans ce musée-là ?

Je crois qu'on l'y amène si le lieu questionne ce qui le préoccupe. Tant de questions fondamentales assaillent les gens aujourd'hui : la diversité culturelle, la singularité d'une pensée dans un contexte donné, la capacité à expérimenter. Je crois beaucoup à l'idée de communautés. A la nécessité que l'on mette en place des lieux où il se débat des choses qui nous intriguent et nous interrogent, dans différentes disciplines, architecture, musique, spectacle vivant... Je crois beaucoup en la curiosité, pas au sens où elle serait un vilain défaut. L'être vivant est curieux par nature. Comment susciter cette curiosité ? Très probablement en mettant en œuvre des projets qui, par le bouche-à-oreille, par l'idée du par-

tage, font que les gens se disent : « Tiens, là il se passe là quelque chose que j'ai envie de découvrir. » C'est pour ça que la médiation, sous toutes ses formes, est fondamentale. Je pense que nous réussirons à Kanak à motiver les gens. J'ai vu passer le public du refus voire du dénigrement de l'art moderne et contemporain à une forme de scepticisme, voire de curiosité. Quand j'avais 18 ans, on décriait l'art contemporain, on pensait que ce n'était rien d'autre qu'une lubie de quelques spéculateurs aussi bien matériels qu'intellectuels. Je crois aujourd'hui que, tout au contraire, il y a une formidable curiosité pour les différentes formes de la création. Tous les débats sont ouverts : l'art est suffisamment polysémique et polyphonique pour que chacun s'y retrouve. Je pense que, dans une civilisation si ballottée, si profondément chahutée, si l'art ne guérit pas les malheurs du monde, il aide à les penser et sans doute à les transgresser. ■

Propos recueillis par
J.-C. V.

Bernard Blistène

Né en 1955. Diplômé de l'Ecole du Louvre. Déjà au Centre Pompidou en 1983. Directeur des Musées de Marseille en 1990. Retour à Pompidou en 1996 comme directeur adjoint du Musée national d'art moderne. Détour par la Délégation aux arts plastiques. Deuxième retour à Pompidou en 2009, comme directeur artistique du Nouveau Festival. Directeur du Musée national d'art moderne depuis 2013.